

a été bouleversé par quelque grande commotion intérieure; les lits de granit brisés, entassés, sont couchés presque perpendiculairement, les collines se donnent des airs de montagne. Ce sont les premiers aspects rudes et sévères que nous rencontrons depuis le lac Abbitibi; tout jusqu'ici était coquet, gentil, mignon.

Je vous écris au grand air, sur la tête d'un cailou. Notre tente est dressée sur les galets et nos couvertes étendues sur une roche plate. Les ombres de la nuit tombante viennent embrouiller ma plume et mes idées. Bonsoir! Je vais aller goûter les douceurs du duvet d'Abbitibi.

III

DES TROIS-PORTAGES A NEW-POST

Le Fort-aux-Maringouins.—Le Rapide de l'Ile.—Qu'est-ce que sauter un rapide?—Habilité des Sauvages.—Presqu'un naufrage.—Un bureau de poste.—Honnêteté du public.—Le Royaume du castor.

Je vous écris de New-Post, un poste de l'honorable Compagnie, qui n'est pas neuf pourtant, puisqu'il a bien seize à dix-huit ans d'existence, mais il est nouveau, comparé à Moose, qui compte ses années par deux siècles. Les sauvages l'ont baptisé d'un nom propre, tiré des circonstances locales, *Sagimewakagou*, "le fort aux maringouins," et je puis vous assurer, expérience faite, que le nom ne ment pas à la chose.

Hier matin, à quatre heures, nous quittons les *Trois-Portages*; un fort courant nous entraînait entre deux rives élevées et sauvages; la nuit avait été courte et le lit dur; je continuais paisiblement, au fond du canot, le sommeil interrompu, lorsque soudain un violent coup de coude me réveilla au milieu des bouillons irrités, nous sautons le *Rapide de l'Ile*, second du nom, mais de beaucoup le premier par la hardiesse de ses bonds et les terreurs qu'il nous a causées.

D'abord, savez-vous ce que c'est que sauter un rapide? Je vais vous le dire une fois pour toutes: c'est une course effrénée, effrontée, qui n'a pas le sens commun, à travers les écueils et les dangers. Votre canot s'élance, avec la rapidité de la flèche, au milieu des flots écumeux, il effleure les récifs, il contourne les rochers. Instinctivement, vous saisissez, avec force et des deux mains, les bords de l'esquif; le regard se fixe sur l'abîme; les lèvres, muettes, se serrent sur les dents, et le cœur palpite d'émotion. Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur une batture; déjà elle n'en est plus qu'à quelques pieds, mais soudain, Okouchin, d'un coup d'aviron, l'a virée bout pour bout et elle continue sa route, sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant, descendant sur le dos des vagues qui l'emportent comme des chevaux au galop.

Nos guides alors deviennent d'autres hommes, ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante. L'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont solides à leur poste. Leur commandement est bref, leurs mouvements vifs et saccadés. Ils se lèvent, ils se penchent, ils s'assoient, ils se servent successivement du grand aviron, du petit aviron, ou de la perche; ils nagent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant tous ces mouvements avec une vitesse et une précision toute militaire. Puis, quand le pas périlleux est franchi, quand l'abîme est laissé loin en arrière, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur l'aviron, un poing sur la hanche; triomphants, ils sont sublimes.

Cette fois, Okouchin, indisposé, n'était pas à son poste. *Poodji*, bon rameur, mais pilote indécis, tenait le grand aviron. Notre canot allait bondissant, comme un taureau blessé, sur la plaine bouleversée; le guide ne sut pas frapper juste dans le joint, c'est-à-dire monter sur la crête d'un flot entre deux courants et y maintenir l'équilibre; le nez du canot est frappé par un remous, et nous voilà charroyés à l'envers, sens devant derrière, au beau milieu du rapide. Nos hommes,

déconcertés, se dressent ébahis. "Tournez-vous," crie Okouchin; il se retournent sur leurs sièges, mais déjà la fureur du courant nous a saisis et nous ballote à la dérive dans les caves mouvantes, entre des collines écumeuses et furibondes. L'un est pâle, l'autre blême, l'autre livide, l'autre ouvre de grands yeux effarés, personne ne parle. Monseigneur de la main bénissait les flots, ils regurent au moins une dizaine de bénédictions; nous pouvons dire que nous avons navigué dans l'eau bénite. Cependant les avirons travaillaient avec rage. Okouchin, revenu subitement à la santé, avait pris la direction; enfin, haletants, défaites, soulagés, nous arrivons, tant bien que mal, au bas du rapide. Nous essayons de rire, mais le rire expirait sur les lèvres. C'est bien le cas de répéter avec l'Écriture: *Estote Parati*, "soyez prêts." Pour ma part, il ne m'est pas venu à l'esprit de songer au salut éternel; je ne pensais qu'à une chose: saisir, au moment où nous serions renversés, la barre du canot, et crier à mes compagnons de faire de même.

**

"Arrête, arrête, une lettre sur le rivage."

En effet, au bout d'une perche inclinée au-dessus des eaux, pendait un paquet en écorce de bouleau, attaché par une corde faite d'une racine d'orme. Dans le paquet était enveloppée, avec soin, une lettre écrite avec un charbon noir, sur une écorce de bouleau. Sur l'enveloppe, aussi en écorce de bouleau, était couchée l'adresse en ces termes:

André sa lettre.

La missive se lisait comme suit, mot pour mot:

2 mai 1884.—Je t'écris, André. Elle n'est pas bien, ta mère; nous en avons eu soin, nous autres. Voilà que ma grand'mère et nous, à *Polonikakalec* nous irons. Nous autres, nous nous portons bien.

Signé: ICHA.

Manière abbitibaine d'écrire et de prononcer Jean.

C'est ainsi que, dans ce pays reculé, sans ministère du gouvernement, sans courriers, sans maître de poste, comptant seulement sur la bonne volonté et la discrétion du public, se fait le service de la malle.

Un peu plus loin, André prit une chemise qu'il avait laissée, l'hiver précédent, dans un sac de bouleau, suspendu aux branches d'un liard: il fixa sa hache dans les flancs du même arbre, pour la reprendre au retour, dans cinq semaines. Dans un autre endroit, nous apercevons, au sommet d'une épinette, trois paires de raquettes, grandes et petites, qui attendent là la neige prochaine. A l'embouchure d'une petite rivière, nous voyons sur un échafaudage élevé, afin qu'elles soient hors de l'atteinte des bêtes sauvages, des provisions en farine et en viande sèche, que les chasseurs de ces terres ont mises en dépôt, pour la saison des froids. Nous ne pouvons cacher notre étonnement:

—Les passants respectent-ils ces objets quasi-abandonnés? N'y a-t-il pas de danger qu'ils soient volés?

—Aucun, nous répondit Okouchin, parce que, vois-tu, par ici il ne passe pas de blancs.

Le compliment était flatteur pour notre civilisation orgueilleuse. Heureux pays où la propriété, pour être en sécurité, n'a pas besoin d'hommes de police, de serrures, ni de clefs!

**

De distance en distance, nous apercevons des cabanes de castors, et nous voyons sur les rives coupée en sifflet, la souche des arbres, comparativement gros et élevés, que ces industrieux petits animaux, n'ayant à leur service d'autres instruments que leurs deux tranchantes incisives, ont abattus pour bâtir leurs digues. Nous traversons un des plus beaux pays de chasse de l'Amérique; le climat est assez froid pour donner à la fourrure son fourni et son velouté; mais ce ne sont pas encore les rochers abrupts, les bois rabougris, les marais glacés du nord de la baie d'Hudson, pays misérables qui ne peuvent nourrir qu'une faible population d'animaux forestiers. Les forêts ici sont vigoureuses, les eaux abon-

dantes, les nourritures à profusion; la hache des chantiers et la charrue de l'agriculture ne sont pas venues troubler le repos des bêtes à poil. Aussi, les castors, les martres, les visons se multiplient-ils en paix, comme aux beaux jours du passé. Un bon chasseur veille sur les bêtes de sa terre, comme un bon pasteur sur son troupeau. Il en connaît le nombre et le lieu d'habitation, il suit leur migration, il respecte leurs affections domestiques, laissant les parents élever en paix leur progéniture; il épargne la jeunesse, espoir de l'avenir, et il ne fait sa récolte précieuse qu'au temps où la peau a tout son prix et toute sa valeur. Si la colonisation et l'industrie, avec leurs champs de blé et leurs usines, n'envahissent pas ces solitudes, nos petits-neveux, longtemps encore comme nous, pourront porter des capots de castor, des casques de loutre et des mitaines de vison.

(A suivre)

A. M. CHS. A. GAUVREAU



poète! les accents mélancoliques de ta lyre m'ont touchée. Quelle douleur secrète agonise et brise l'idéal de ton âme? Pourquoi épancher ainsi ton âme dans la tristesse, tandis que t'avançant rapidement dans le sentier fleuri de la science et des arts, l'avenir brille devant toi et te réserve ses plus belles promesses?

Pourquoi te bercer de souvenirs qui ont pu infliger une blessure cruelle à ton cœur d'élite?

Pourquoi raviver en toi les douleurs causées par une espérance déçue, un espoir envolé?

Pourquoi t'attrister pendant que tout s'émeut dans la nature, ce beau spectacle qui réserve tant de plaisirs?

Qu'importe pour toi le soleil bien mort, les parfums sans arôme? N'est-il pas d'autres parfums qui ne se fanent jamais? N'est-il pas aussi des cœurs sensibles où l'amour s'endort et vit toujours?

Reprends ta lyre, poète bien-aimé: continues à orner tes sujets de riantes couleurs, qu'on n'y voit plus cette mélancolie empreinte sur ta dernière poésie.

Chasse les sombres idées qui pourraient ternir la beauté de tes douces pensées, redis le gai refrain de l'espérance.

ANGÉLINA.

LA PERSÉVÉRANCE TRIOMPHE DE TOUT

On nous écrit de Québec:

Mademoiselle Virginie Duquet, fille de M. J. N. Duquet, agent général et éditeur du *Pèlerin de Terre Sainte*, a obtenu le prix de \$25.00 au dernier tirage du MONDE ILLUSTRE. Cette heureuse abonnée avait été sur le point d'abandonner sa souscription en mai, à l'expiration de la troisième année de cette intéressante publication, mais, finalement, Mlle Duquet crut devoir continuer encore pour une nouvelle année, aussi, aujourd'hui, cette fidèle abonnée est loin de regretter sa persévérance en faveur de ce charmant journal qui mérite assurément, sous tous les rapports, d'être encouragé par nos bonnes familles canadiennes.

LES MONTS DE PIÉTÉ

Une Compagnie de Prêts et de Mont de Piété vient de se former, suivant acte de la Législature, passé lors de la dernière session à Québec.

Il n'est pas besoin de définir le but ni les avantages que doit offrir cette institution, car il suffira de dire que son établissement aura pour résultat de faire disparaître les magasins ou bureaux de prêteurs sur gages, connus sous le nom de *pawnshops*.

L'usure s'y pratiquait sur une grande échelle, comme on le sait, et de plus le déposant n'avait aucune garantie que l'objet qu'il avait mis en gage serait conservé.

Tout cela va disparaître.

Succès aux Monts de Piété et tant mieux pour les pauvres.